

MARC ROCHE

Elizabeth II

Une vie, un règne

TEXT O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



ELIZABETH II

DU MÊME AUTEUR

Diana. Une mort annoncée, avec Nicholas Farell, Paris, Scali, 2006.

Elizabeth II, la dernière reine, Paris, La Table Ronde, 2007.

Un ménage à trois, Paris, Albin Michel, 2009.

La Banque. Comment Goldman Sachs dirige le monde, Paris, Albin Michel, 2010.

Le Capitalisme hors la loi, Paris, Albin Michel, 2011.

Les Banksters, Paris, Albin Michel, 2014.

MARC ROCHE

ELIZABETH II

Une vie, un règne

TEXTO

Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

1^{re} édition : La Table Ronde, 2010.

© Éditions Tallandier, 2016, pour la présente édition.

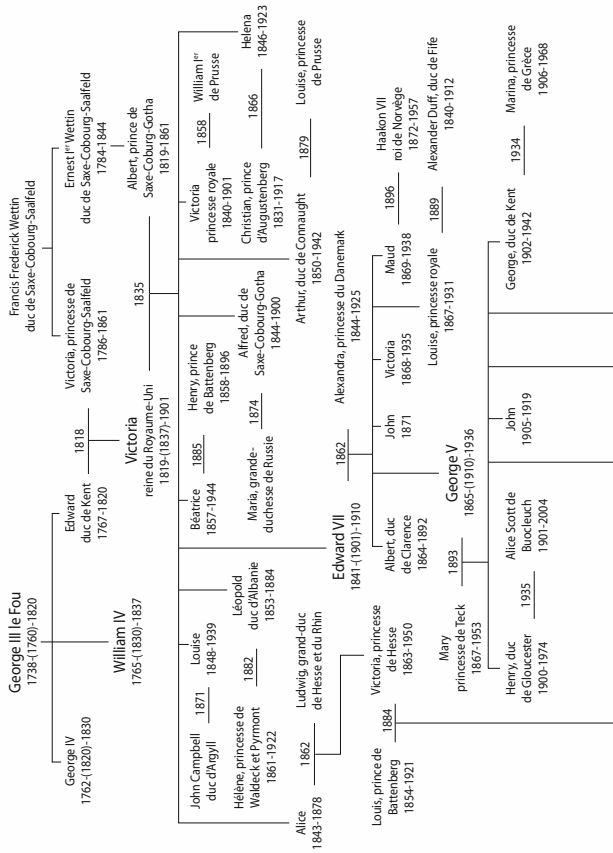
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

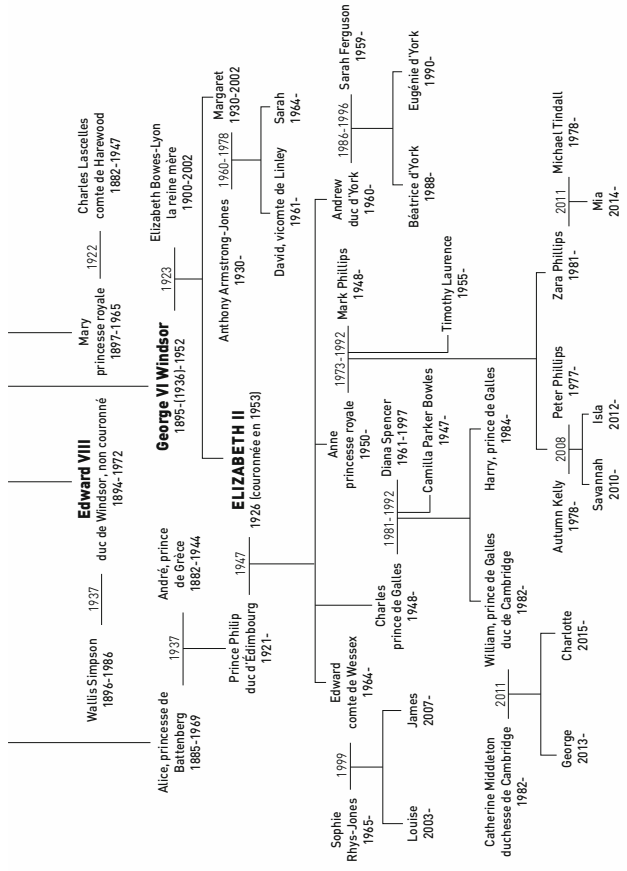
À Paul.

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Introduction | 13 |
| I. L'enfance (1926-1936) | 19 |
| II. L'adolescence (1936-1947) | 39 |
| II. Le roi est mort, vive la reine... (1947-1952) | 59 |
| IV. La débutante (1953-1964) | 79 |
| V. La révolution des sixties (1964-1973) | 99 |
| VI. Le conte de fées (1973-1981) | 119 |
| VII. Dame de cœur, dame de pique, dame de fer (1981-1991) | 135 |
| VIII. « Annus horribilis » (1992) | 153 |
| IX. La guerre des Galles (1993-1996) | 171 |
| X. Sous le pont de l'Alma... (1997) | 189 |
| XI. L'apaisement (1997-2007) | 211 |
| XII. La lieutenance du royaume (2007) | 229 |
| XIII. Un métier pour la vie | 249 |
| XIV. La relève | 273 |
| Conclusion. Les neuf vies d'Elizabeth II | 289 |
| En guise de remerciements | 295 |

Arbre généalogique





Introduction

On a toujours l'impression d'avoir vu la reine Elizabeth II, le monarque le plus photographié de la planète, dans un musée de cire. Peut-être parce que, à l'âge de 90 ans, la souveraine incarne toute l'histoire contemporaine non seulement du Royaume-Uni mais aussi du monde. La doyenne des têtes couronnées européennes, qui a régné plus longtemps que sa trisaïeule, la reine Victoria, qui avait créé l'Empire britannique, est à la fois chef d'État et du Commonwealth, commandant en chef des armées et gouverneur de l'Église anglicane. Inimitable, Sa Majesté que la tradition, tendrement et respectueusement indulgente, qualifie sans autre examen de « gracieuse », fait partie de notre imaginaire. D'autant que la fille d'Elizabeth Bowes-Lyon et de George VI, petite fille de George V et de la reine Mary, se laisse difficilement saisir. Comme les étoiles...

Mais il y a plus. Au fil des dernières années, le pays a profondément changé. Son royaume est plus désuni que jamais. Malgré la victoire du « non » lors du référendum du 18 septembre 2014, les partisans de l'indépendance de l'Écosse ne désarment pas. L'Angleterre et le pays

de Galles réclament eux aussi davantage d'autonomie. Et la poussée de la démographie catholique fragilise le processus de paix en Irlande du Nord en relançant le rêve nationaliste d'une réunification de l'île Verte. L'organisation d'un référendum sur le « Brexit », prévu le 23 juin 2016, souligne combien l'ancrage à l'Union européenne reste au cœur du débat qui anime une nation qui se veut insulaire, européenne, mondiale. L'alcoolisme et la violence des jeunes des banlieues pauvres ont empiré. Les inégalités sociales, en particulier dans l'éducation, le logement et la santé, se sont creusées.

En outre, la crise financière de 2008 a bouleversé la donne. En tant que correspondant à Londres du quotidien *Le Monde*, j'ai couvert de très près la tourmente bancaire qui s'était abattue sur la planète en 2008-2009 et qui se poursuit de nos jours. Or, au même titre que la City, Buckingham Palace est l'un des emblèmes du Royaume-Uni.

Elizabeth II manifeste peu d'intérêt pour les débats d'idées, qui lui paraissent un art stérile. Quant aux grands dossiers économiques, ils n'intéressent pas vraiment une souveraine qui ne porte pas d'argent sur elle et n'a jamais signé un chèque de sa vie.

Reste que la pire crise financière depuis les années 1930 ne pouvait pas laisser indifférente cette rentière à la tête d'une fortune personnelle considérable, constituée d'un important parc immobilier et d'un joli portefeuille d'actions et d'obligations britanniques.

En novembre 2008, deux mois après l'effondrement de la banque Lehman Brothers et le déclenchement de la bourrasque des crédits à risque connus sous le nom de *subprimes*, la souveraine, qui ne commente jamais les questions d'actualité, est sortie de sa réserve lors d'une visite à la London School of Economics en demandant à ses hôtes : « Pourquoi personne ne s'est-il rendu compte de la gravité de la situation ? »

À ses yeux, ce qui se passe dans la City n'est rien de plus que du jeu légalisé, et les jeunes gens arrogants qui s'y agitent, de vilains spéculateurs. Comme le faisait remarquer le président Mitterrand, « c'est une vraie reine ».

À l'inverse d'un président élu au suffrage universel ou des familles royales du continent, une cloche de verre recouvre la vie quotidienne d'Elizabeth II. Elle n'a jamais donné d'interviews à la presse. Aucun de ses biographes, même les plus sérieux, n'a eu accès à ses archives personnelles. Faire parler d'elle le moins possible : tel est le *leitmotiv* de la cour, qui se referme comme une huître devant les questions des journalistes. En général, ceux qui savent ne se livrent pas et ceux qui parlent ne savent pas grand-chose.

Elizabeth II est une vivante page d'histoire. N'a-t-elle pas été l'interlocutrice de douze Premiers ministres britanniques, de dix présidents américains, de l'ensemble des chefs d'État de la V^e République ? En Grande-Bretagne, son effigie est partout, sur les timbres-poste et les billets de banque. Ses initiales « ER » (Elizabeth Regina) décorent les parapheurs ministériels, les boîtes aux lettres rouges, les tentures de l'Opéra de Covent

Garden ou encore le costume rouge et or des hallebardiers au chapeau plat Tudor. Les passeports, les déclarations d'impôt et le permis de conduire sont émis en son nom. Les prisonniers sont détenus selon « le bon plaisir » de Sa Majesté.

Certes, sur le plan politique, son champ d'action est limité. Selon la formule officielle, elle ne peut se permettre que de « formuler des avertissements, donner des encouragements et des conseils ». Si elle dispose de dossiers hautement secrets dans ses fameux coffrets rouges et d'un conseil privé composé des plus importantes personnalités du royaume, son pouvoir se résume à ajouter de son écriture ronde la formule exécutoire au bas d'un texte législatif : « La reine le veut. » Comme l'explique Robert Lacey, historien spécialiste de la monarchie britannique qui a signé plusieurs ouvrages consacrés à Elizabeth II, « s'opposer à certaines décisions de ses Premiers ministres n'est pas dans sa nature. Autant son fils aîné et héritier au trône, le prince Charles, n'hésite pas à donner son avis, autant la reine est toujours restée au-dessus de la mêlée partisane, ne critiquant jamais en public les actions d'un chef de gouvernement ».

Ses sujets la respectent, faute de l'aimer. La population apprécie que la souveraine – à l'inverse de ses enfants et petits-enfants – n'ait jamais été mêlée au moindre scandale. On loue, de surcroît, son assiduité à la tâche. Les républicains les plus endurcis critiquent le système, mais pour rien au monde ils ne dénigraient Elizabeth II, au-dessus de tout reproche.

INTRODUCTION

Les passions partisans de l'élection présidentielle française à venir nous amènent en outre à nous interroger sur les avantages du système monarchique à l'anglaise, au-dessus de la mêlée politique. L'instauration de la république a créé une rupture dans la continuité politique de la France. Les Français républicains ont toujours eu la fibre un peu monarchiste. Le silence du monarque britannique, dit-on, vaut tous les discours d'un président français. Le style présidentiel, après tout, apparaît comme un amalgame surprenant de royauté et de républicanisme. L'étrangeté de la monarchie britannique, avec ses châteaux, bijoux, chevaux, uniformes et bibis... fait l'objet d'une curiosité parfois un peu goguenarde dans l'Hexagone mais le plus souvent admirative.

L'ambition de ce livre est d'essayer de comprendre comment, après plus de six décennies de règne, Elizabeth II a su garder son prestige intact et asseoir plus solidement que jamais la monarchie britannique. Et de montrer que cette monarchie, en restant garante de la démocratie, constitue aujourd'hui le dernier rempart moral contre les dérives du libéralisme économique.

I
L'enfance
(1926-1936)

Le printemps 1926 est pourri, froid et pluvieux. À Londres, un vent glacial gifle les berges de la Tamise. La tourmente n'épargne pas non plus le gouvernement conservateur de Stanley Baldwin. Une grève générale se prépare, pour soutenir les mineurs dans leur bras de fer contre les gros industriels du charbon qui ont annoncé des baisses de salaires. « Nous ne serons plus jamais des esclaves, nous préférons mourir de faim plutôt que d'accepter une réduction des salaires », a prévenu le leader des gueules noires britanniques. Les « Roaring Twenties », les Années folles, ne sont pas seulement celles des night-clubs de Mayfair, des réceptions huppées de Chelsea ou des régates de Henley. Pour la plus grande partie de la population du royaume, ce sont également celles de la misère, des injustices sociales et du chômage.

En prévision de la grève, la troupe est mobilisée. Des soldats campent à Hyde Park. Le ministre de l'Intérieur,

le « faucon » William Joynson-Hicks, veut en découdre, casser s'il le faut la grève par la force. Mais c'est une tout autre affaire qui le tire du lit le 21 avril 1926. Une affaire d'État : une naissance royale. Peu après minuit, il se précipite au 17, Bruton Street, dans l'élégant quartier de Mayfair, où la jeune duchesse d'York – Elizabeth, celle qui deviendra plus tard la fameuse « Queen Mum », décédée en 2002 à l'âge de cent un ans – donne naissance à son premier enfant. Dans cette maison cossue parviennent à peine les échos de la tempête sociale, même si la demeure appartient aux parents de la jeune mariée, Lord et Lady Strathmore, aristocrates écossais et... gros propriétaires de mines de charbon.

Avant-dernière de dix enfants, la très belle Elizabeth est devenue une débutante dans le « Swinging London » des années 1920. Au cours d'un bal, elle rencontre « Bertie », le prince Albert, duc d'York, deuxième fils du roi George V, avec qui elle se marie en 1923. Elle a longtemps hésité. De constitution fragile, d'une timidité maladive, affecté d'un bégaiement, le prince Albert est éclipsé dans l'attention du public – et *a fortiori* dans le cœur de toute jeune et ambitieuse aristocrate – par son frère aîné David, prince de Galles, héritier de la Couronne, séducteur-né, beau gosse bientôt trentenaire, et encore célibataire.

William Joynson-Hicks n'est pas le premier à se faire annoncer au 17, Bruton Street. Trois des meilleurs gynécologues du royaume sont déjà sur les lieux. Car l'accouchement se complique, le bébé se présente par le siège, il faut envisager une césarienne. Mais a-t-on